

5^{c.} Journal du Lot 5^{c.}

ORGANE RÉPUBLICAIN DU DÉPARTEMENT

Paraissant les Mercredi, Vendredi et Dimanche

Abonnements

Ces prix doivent être doublés pour l'édition quotidienne.		
3 mois	6 mois	1 an
»	»	»
3 fr.	5 fr.	9 fr.
3 fr. 50	6 fr.	11 fr.

CAHORS ville..... 3 fr. 8 fr.
 LOT et Départements limitrophes..... 3 fr. 5 fr. 9 fr.
 Autres départements..... 3 fr. 50 6 fr. 11 fr.

Les abonnements se paient d'avance
 Joindre 50 centimes à chaque demande de changement d'adresse

Rédaction & Administration

CAHORS. — 1, RUE DES CAPUCINS, 1. — CAHORS
 A. COUESLANT, Directeur | L. BONNET, Rédacteur en chef
 L'Agence HAVAS, 8, Place de la Bourse, est seule chargée, à Paris, de recevoir les Annonces pour le Journal.

Publicité

ANNONCES (la ligne)..... 25 cent.
 RÉCLAMES..... 50 —

Les Annonces judiciaires et légales peuvent être insérées dans le Journal du Lot pour tout le département.

VOIR LES DÉPÊCHES AU VERSO

LA GUERRE

LA SITUATION

Notre action se développe en Champagne. Ça va, puis-que les Sauvages incendient Reims une fois encore!... Ça va également très bien en Russie. — L'opération des Dardanelles en bonne voie. — La détresse des Barbares et leur découragement.

Notre action en Champagne se poursuit avec une intensité grandissante.

Peut-être notre avance quotidienne paraît-elle modeste aux stratèges en chambre qui suivent les opérations sur une carte à échelle réduite. Pour ceux-là notre avance reste nulle et leurs drapeaux sont immuables. Leurs constatations cependant n'ont rien de commun avec la réalité.

En quinze jours, nos vaillantes troupes, triomphant d'obstacles sans nombre et d'une résistance acharnée, se sont emparées de toutes les tranchées allemandes sur un front de SIX kilomètres et une profondeur de plus de MILLE mètres.

On avait accumulé devant nos soldats tous les obstacles que le génie militaire peut mettre en œuvre; on leur avait opposé les meilleures troupes; la garde prussienne; rien n'a arrêté le superbe élan de nos armées; elles avancent d'une façon irrésistible et le dernier communiqué nous apprend que nous avons fait hier de nouveaux progrès « PARTI-CULIÈREMENT SENSIBLES » dans la région de Perthes et de Meunil.

Le moment n'est plus loin où l'ennemi ne sera plus en mesure d'opposer à nos soldats une résistance sérieuse. Ce jour-là l'avance sera rapide...

Sur le reste du front, les opérations se poursuivent également à la satisfaction des alliés; nous repoussons « FACILEMENT » — ce qualificatif devient fréquent sous la plume du Commandement — les attaques ennemies au nord de Verdun et dans les Vosges; et, par ailleurs, nos canons dominent toujours sans conteste.

Les Barbares se vengent basement de leurs échecs en bombardant encore Reims avec des obus incendiaires.

Les bandits augmentent leur délire!

Sur le front Russe, ça va tout à fait bien.

La victoire de Praznysch est définitive et nos alliés repoussent les Germains menaçant, par le flanc, l'armée d'Hindenburg du Niemen. Il y a donc gros à parler que cette armée va être acculée à une prudente retraite.

Comme chez nous, la rage des Allemands s'exprime par le bombardement, sans utilité militaire, d'Ossowiez. Mais la place ne peut être investie et nos alliés avancent par le sud et par le nord, obligeront l'ennemi à reculer. Dans peu de semaines, les Russes seront à nouveau en Prusse et, cette fois, pour de bon!...

Au centre de la Pologne, actions de détail.

Dans les Carpathes, les efforts Austro-Allemands ont simplement ralenti la marche des Russes qui n'est, cependant, nullement interrompue.

En Bukovine, les Autrichiens sont dans une position critique, l'offensive de nos alliés est couronnée d'un plein succès; ils ont infligé une défaite sérieuse aux troupes de François-Joseph, près de Czernowitz. Il est donc infiniment probable que les armées Russes vont, au sud, reprendre leur marche en avant.

Sur les deux fronts, la situation est donc excellente.

L'opération des Dardanelles se poursuit avec une précision mathématique. Il ne faut point se faire d'illusions sur les difficultés qui attendent encore la flotte des alliés. Ces difficultés sont nombreuses et réelles; mais le triomphe n'est nullement douteux. Il est bon cependant qu'on sache que l'anéantissement des forts qui restent debout exigera peut-être quelques semaines encore, tout au moins quelques jours. C'est à ce moment seulement que s'ouvrira le premier acte de l'expédition: la débâcle définitive de l'empire ottoman.

L'effondrement de la Turquie libérera les puissances Balkaniques, ce sera la revanche du droit et de la civilisation sur l'oppresseur musulman, triste complice de la Kultur teutonne.

Le succès certain de nos armes se manifeste déjà sur le terrain économique.

La Bourse elle-même, écrit le Temps, salue l'ordre nouveau par une hausse des fonds ottomans, dans la prévision de la garantie nouvelle que le partage de l'empire turc donnera aux valeurs de la dette publique. Le marché des céréales s'élargit. Le ravitaillement des pays en lutte avec les empires centraux et celui des neutres sera facilité par la libération des réserves de blé bloquées en Russie et en Roumanie par la fermeture des détroits. La révolution politique qui se prépare assure aux régions de la mer Noire et de l'Orient, si privilégiées par la nature, un renouveau qui fera fleurir du fond de la Méditerranée jusqu'au cœur de l'Asie une ère de prospérité inconnue depuis les longs sommeils de la barbarie.

L'effondrement de la Turquie sera donc un soulagement pour la conscience de l'Europe. Il assurera, en outre, aux pays Balkaniques des avantages considérables.

Il serait donc temps de demander à ces puissances, fortement intéressées, si leur intérêt bien entendu ne leur commande pas de sortir d'une réserve qui devient d'une prudence excessive, pour joindre leur effort à celui de la Triple-Entente. Il est juste que ceux qui veulent prendre leur part des bénéfices, s'associent, selon leurs moyens, à l'œuvre de libération. Et personne n'ignore, dans les Balkans, que le triomphe de la flotte alliée sera un coup décisif porté à nos ennemis!...

Nos télégrammes de dernière heure, hier soir, nous apprenaient que les trois cuirassés français, contournant la presqu'île de Gallipoli et pénétrant dans le golfe de Saros, avaient bombardé avec succès les forts qui forment la défense de la « Ligne de Boulair », partie la plus resserrée de la presqu'île. Pendant ce temps, la flotte anglaise continuait son œuvre dans le canal.

L'opération est en très bonne voie.

Les opérations marchent à la satisfaction des alliés sur tous les fronts et se développent normalement. Cela restreint fatalement les commentaires du journaliste qui ne peut que se répéter; profitons-en pour examiner un peu plus longuement la situation économique de nos ennemis.

Cette situation est tout à fait critique; le fait est certain. En dépit des fanfaronnades des Barbares, le découragement grandit chez eux. C'est une constatation qu'il est toujours agréable de faire, pièces en main.

Voici de nouvelles preuves de cette situation, tous les jours plus lamentables:

1° — La commission des moyens d'existence de l'Union nationale des femmes adresse à la Gazette de Francfort la curieuse note que voici:

Les premiers quatorze jours de l'enlèvement des débris de cuisine ont donné un résultat très satisfaisant. Notre appel aux maîtresses de maison a été partout entendu et le triage de débris de cuisine utilisables a été si bien fait que nous avons reçu des agriculteurs des félicitations sans restriction sur ce moyen excellent de nourrir les animaux. Les agricul-

tours nous font des demandes si nombreuses que nous commencerons, le 18 février, à chercher également les débris de cuisine dans l'intérieur de la ville. Mardi, jeudi et samedi, les quartiers nord seront visités; lundi, mercredi et vendredi les quartiers sud. Nous prions que l'on ne choisisse et réunisse que des débris secs, comme pelures de pomme de terre et de pomme, feuilles de légumes et restes de pain inutilisables. Nous faisons aux mères l'appel le plus pressant pour qu'elles surveillent leurs enfants afin que ceux-ci ne jettent pas de débris de verre, des épingles ou autre dans les débris. L'enlèvement des débris se fait de la façon suivante. Le concubage passe les rues et fait retentir une forte cloche pour prier les femmes d'apporter à la voiture les débris de cuisine préparés.

Que les belles madames de Francfort en soient averties à parcourir les rues de leur ville pour « chercher les débris de cuisine », ce n'est pas, on verra bien le reconnaître, l'indice d'un grand bien-être!...

2° — Le correspondant de Copenhague du Temps lui télégraphie: Au nom de la nation allemande une députation s'est présentée au chancelier de l'empire demandant au gouvernement de monopoliser toute la provision de pommes de terre afin d'empêcher la complète famine qui est menaçante. Mais il semble que le gouvernement soit contre ce procédé de confiscation parce qu'il serait presque impossible de l'effectuer.

Pas davantage le fait de confisquer les provisions de pommes de terre ne saurait indiquer une quiétude du lendemain.

3° — En Autriche, c'est pire encore. Un télégramme de Nich affirme qu'un officier, prisonnier de guerre en Serbie, vient de recevoir de l'un de ses amis, habitant la Croatie, une lettre, dont le signataire, après lui avoir annoncé l'envoi d'une somme d'argent, lui donne les détails les plus significatifs sur le véritable état de choses en Croatie. En voici un passage:

Il est impossible de te dépeindre la misère qui règne chez nous et en Autriche; en Croatie, tous les jeunes gens jusqu'à dix-sept ans et tous les hommes jusqu'à cinquante ans ont été réquisitionnés pour le service militaire. Il ne reste plus dans le pays que des enfants, des boîtes, des paralitiques ou des vieillards. Quant aux vivres, ils sont hors de prix. Tous, ici nous espérons de tous nos vœux le jour de la libération.

La question de l'alimentation préoccupe à tel point les Austro-Allemands que le monde militaire lui-même intervient pour donner des conseils. La Gazette de l'Allemagne du Nord publie un article du général von Blume; on trouve dans les lignes suivantes, extraites de l'article, la confirmation absolue de la situation critique du pays.

Etant donné que les produits du sol allemand ne suffisent pas à tous les besoins de notre population et que les importations des marchandises qui nous font défaut sont interceptées par la guerre et les mesures illégales de nos ennemis, ce nous est une nécessité de limiter la consommation des denrées les plus indispensables.

La nation allemande se trouve, par conséquent, en face d'un problème qui ne s'était posé jusqu'ici que dans les villes assiégées.

À la condition de nous souvenir constamment qu'en dépit de nos succès militaires dans cette guerre et malgré tous nos sacrifices, il se pourrait que nous nous trouvions à la merci de nos ennemis si ceux-ci peuvent nous acculer à capituler par la famine, nous trouverons très facile de pratiquer l'abstinence que l'on nous demande d'observer.

Ce serait le fait d'une légèreté criminelle de nous bercer du vague espoir que la guerre peut se terminer par la victoire de nos armes avant que la suffisance de nos approvisionnements ait été mise à l'épreuve.

C'est catégorique: les produits du sol allemand ne suffisent pas aux besoins de la population teutonne... et il « se pourrait que les Boches se trouvent à la merci des alliés!... »

On comprend que la disette qui menace les Germains mette au noir l'âme de nos ennemis. Le découragement est partout; l'inquiétude gagne la population et l'armée. C'est le signe avant-coureur, certain, de la défaite décisive.

Voici quelques extraits de lettres publiées par le Temps. Toutes ces lettres ont été trouvées sur des officiers ou soldats faits récemment prisonniers:

Harbourg, 22 janvier. L'empereur s'est rendu récemment sur le front. Il a demandé aux soldats pourquoi ils ne chantaient pas lorsqu'il était là. Et comme tous se taisaient, il a répété sa question. Alors les hommes se sont mis à

chanter: « Je voudrais rentrer dans mon pays... » Cela indique bien que les soldats n'ont plus d'ardeur pour la guerre.

Harbourg, 24 janvier. Willy nous écrit tout ce qu'il a à endurer; c'est épouvantable; si seulement cette guerre pouvait finir bientôt!

Harbourg, 11 février. Ici, en Allemagne, il faut tout économiser, mais au dehors, messieurs les officiers peuvent tout se permettre. Le pain que nous mangions — quel pain — nous a déjà détraqué l'estomac; les maîtresses de maison n'ont plus le droit de cuire ni pain ni gâteaux sous peine de six mois de prison.

Je ne mentionne rien de ce que j'apprends de ce qui se passe en campagne, car on lit nos lettres.

Je souhaite qu'on fasse la paix d'ici à trois ou quatre semaines.

Harbourg, 12 février. Je comprends fort bien que nos hommes en aient assez et qu'ils désirent rentrer chez eux; nous aussi, nous souhaitons la paix, car la vie devient impossible.

Dresde, 15 février. Il n'y a plus de pommes de terre. Et d'autres extraits, encore, pris dans des lettres adressées d'Allemagne à des soldats prisonniers en France:

Osterfeld (province de Posen), 17 janvier. « Le pire est qu'on ne peut pas se procurer de pétrole. »

Zelaskowo (province de Posen), 16 janvier: « Si cela continue, certainement nous allons mourir de faim. »

Rombin (province de Posen), 18 janvier. « Chez nous, doivent se présenter au bureau de recrutement tous les hommes jusqu'à cinquante ans. »

Le découragement est tel dans l'armée allemande que les désertions en Belgique atteignent un chiffre kolossal. Tous les jours, des soldats allemands passent la frontière et se réfugient en Hollande, en dépit d'une surveillance féroce. Ces désertions sont si fréquentes qu'on doit admettre que les sentinelles placées à la frontière ferment souvent les yeux sur la fuite de leurs camarades... quand elles-mêmes ne donnent pas l'exemple.

Un journal d'Amsterdam, le Telegraph, a publié le 18 février une longue lettre d'Anvers qui, dit le Temps, « constitue un des plus précieux témoignages recueillis jusqu'ici sur le découragement des troupes allemandes ».

Notre confrère publie intégralement la traduction de ce long et intéressant document qui débute par ces lignes:

Le moral des troupes allemandes en garnison à Anvers commence à devenir exécrable. Rébellions, désertions, suicides, il ne manque presque plus rien!

Mais cela suffit pour faire notre conviction.

La Turquie est à toute extrémité! L'Autriche ne vaut guère mieux! L'Allemagne n'est pas sensiblement mieux lotie.

La Triplec est en mauvaise posture sur les champs de bataille, mais elle est à bout au point de vue économique.

Encore un tour de vis au blocus de ses côtes et cela hâtera d'autant l'inéluctable victoire.

A. C.

Rapport du maréchal French

L'activité déployée par l'ennemi dans les environs d'Ypres a été définitivement mise en échec. Durant les trois dernières nuits, des patrouilles circulant devant nos tranchées se sont rendus compte que l'ennemi n'ose pas s'aventurer en dehors de ses lignes.

De bonne heure, hier matin, une attaque, précédée d'un bombardement intense, a été faite contre une partie de notre ligne et facilement repoussée.

Sur notre gauche, un contingent d'infanterie légère a capturé une tranchée allemande avec un élan impétueux, tuant 11 soldats, chassant les autres et faisant sauter la tranchée, n'éprouvant que des pertes insignifiantes.

Sur notre droite, près de La Basée, nous avons gagné graduellement du terrain, grâce à d'habiles travaux de tranchées. Dans cette région également, nous avons complètement supprimé les francs tireurs ennemis et réduit ainsi considérablement nos pertes.

Sur plusieurs points, notre artillerie a forcé l'ennemi à changer la position de ses batteries et a fait ainsi ressortir la supériorité de nos canons sur ceux des Allemands.

UN VAPEUR ANGLAIS éperonné et coulé un sous-marin allemand

Le capitaine du vapeur « Thordis », arrivé à Weymouth, déclare avoir coulé un sous-marin allemand au large de Beachy-Head.

Le livre de bord mentionne: « Dimanche, à environ huit milles de Beachy-Head, le périscope d'un sous-marin fut signalé. Le sous-marin passa à tribord du « Thordis » et prit position à environ 25 brasses de ce vapeur. Le capitaine aperçut le sillage d'une torpille; il gouverna droit sur le périscope; un craquement fut entendu, et l'on ne vit plus rien du sous-marin. »

Déloguâté

On a découvert, à la station internationale de Chiasso, un wagon contenant 470 quintaux de cuivre, dissimulés sous des légumes, à destination de Berlin.

Les recherches faites ont permis d'établir que l'expéditeur était un chimiste italien, employé d'une maison de Berlin, qui a une succursale à Turin.

Des perquisitions faites dans les magasins ont fait découvrir de grandes quantités de fils de cuivre.

Le « Secolo », qui donne cette nouvelle, ajoute: « Nous sommes en mesure de prévenir les préposés des douanes que 20.000 quintaux de cuivre ont été achetés par trois sujets allemands, à différentes maisons de Milan, et qu'ils sont destinés à être également expédiés sous le couvert de fruits et de légumes. »

La marche des Russes

(Communiqué du grand état-major)

Sur le front qui s'étend entre le Niemen et la Vistule, nos troupes continuaient le 1^{er} mars leur offensive.

Au nord-ouest de Grodno, nos troupes progressent avec succès. L'adversaire en leur opposant une résistance tenace, s'est replié au delà de la ligne formée par les villages de Mankowice, Ratiez, Rakowice.

L'ennemi poursuit le bombardement d'Ossowiez avec des obus de très gros calibre.

Entre les rivières Pissa et Rozoga, nos troupes accentuant leur offensive, approchent de la route de Mysznée à Kolno.

Dans la région de Praznysch, l'ennemi, serré par nous, se retire précipitamment sur Janow et Mlaw.

Nos troupes mènent également une offensive réussie dans le secteur le plus proche de la Vistule. On ne signale aucun changement.

Dans les Carpathes, les Autrichiens, mettant en action une nombreuse artillerie, ont prononcé, le 28, une attaque vigoureuse, mais sans résultat aucun, contre le front de 60 verstes qui s'étend entre l'Ondawa et le San. Déjà, la veille, des colonnes serrées d'infanterie autrichienne s'étaient concentrées à portée de fusil de nos positions. Les premières attaques, dans la nuit du 27 au 28 février, et le 28, au lever du jour, furent dirigées contre la région de Tworille où pourtant les Autrichiens subirent des pertes considérables.

Au centre, dans la région de Rabah-Radziow, pendant toute la journée du 28, un combat acharné et d'une ténacité extraordinaire se développa. Les attaques désespérées de nos adversaires aboutissant fréquemment à des corps-à-corps. Les pertes de l'ennemi sont extrêmement considérables. Tous les versants des montagnes et des ravins sont jonchés de cadavres. Beaucoup d'unités autri-

chiennes ont été exterminées jusqu'au dernier homme.

Au nord de Stropko, l'ennemi a prononcé, dans la nuit du 1^{er}, six attaques en masses serrées, qui ont été dispersées chaque fois par notre feu de mousqueterie et notre mitraille. Après avoir repoussé la sixième attaque, notre infanterie s'est lancée dans une attaque à la baïonnette et a culbuté définitivement les Autrichiens, qui se sont retirés de nos positions.

Le nombre total des prisonniers faits ces jours derniers est d'environ mille hommes.

Une nouvelle attaque contre la hauteur 992, près de Koziowka, a été repoussée. Les forces ennemies, qui ont envahi la Galicie orientale, ont été arrêtées.

Sur les voies conduisant de Kalicz à Stanislavoff, les Autrichiens ont subi une défaite importante, après laquelle ils ont dessiné leur mouvement de repli.

Près de Silée, nous avons fait 17 officiers et 1.250 soldats prisonniers; nous avons pris, en outre, quatre mitrailleuses.

L'armée allemande va-t-elle être coupée en deux tronçons?

La brillante victoire de Praznysch montre que, homme pour homme, le soldat allemand n'est pas supérieur, mais, à plusieurs égards, inférieur au soldat russe. Elle montre aussi que la technique et la puissance d'organisation allemandes ne se sont pas maintenues à leur niveau antérieur. L'effort du gros des forces allemandes dans la région de Praznysch révéla des indices d'une improvisation hâtive. Dans la seule ville de Praznysch, les Allemands laissèrent 3.000 morts. Il est permis de présumer que l'échec de leur principal effort obligera finalement les Allemands à se retirer d'Ossowiez, de la forêt d'Augustowo, du nord de Grodno et des environs d'Olita. Le front tout entier du maréchal Hindenburg est en péril.

L'Invalide Russe espère que une partie de l'armée allemande pourra être coupée de la Prusse orientale. La victoire de Praznysch pourrait comporter ce résultat.

Constantinople dans l'affolement

Une haute personnalité turque arrivée hier à Brindisi, et venant de Constantinople, a déclaré au « Mattino » que la nouvelle du débarquement des alliés dans la péninsule de Gallipoli et de l'occupation de certains forts des Dardanelles a affolé la population ottomane qui ne se sent plus en sécurité à Constantinople. Des centaines de blessés, qui arrivent chaque jour, sont soignés dans les mosquées. Ils affirment que les alliés avancent le long de la péninsule. « Jamais, conclut l'interlocuteur du journal, Constantinople n'a été aussi effrayée de la menace de guerre. »

La ville de Dardanelles évacuée

Cinquante-deux navires sont entrés dans les détroits. Le brouillard empêche de se rendre compte aujourd'hui de l'effet du bombardement. En passant devant Dardanelles des contre-torpilleurs ont constaté que les habitants avaient évacué la ville.

Ce que craint la Roumanie

On télégraphie de Bucarest au « Daily Telegraph »:

« Je suis en mesure de déclarer qu'à la suite de l'attaque des Dardanelles les cercles austro-allemands considèrent la situation comme grave. On craint ici, dans certains milieux, que l'Autriche et l'Allemagne, en désespoir de cause, ne tentent une attaque contre la Roumanie. »

CHRONIQUE LOCALE

PAUVRES AUTRICHIENS !

Les sujets du gâteau François-Joseph poussent les hauts cris. Ils ont faim et les vivres augmentent dans des proportions extraordinaires.

Et l'argent, l'or font défaut dans l'empire : la situation financière est dans le marasme.

C'est un financier autrichien qui lui-même l'a avoué.

Interrogé, ce gros banquier a reconnu que la situation financière de l'Autriche-Hongrie devient impossible à soutenir. La Banque impériale continue à émettre des milliards de billets de banque, en plus du chiffre normal, bien que son encaisse d'or soit épuisée.

C'est un mauvais signe : et les alliés des Boches se rendent compte à présent que leur vieux gâteau aurait mieux fait d'être plutôt l'adversaire que l'ami, le complice du Kaiser dans l'œuvre néfaste qu'ils accomplissent en commun.

Mais les Autrichiens, disent les informations, sont surtout jaloux de leurs alliés.

Comme ceux-ci, ils auraient voulu profiter du butin, participer aux vols, aux cambriolages, au pillage des maisons françaises.

Ils sont sans le sou, alors que les Boches ont fait des... économies, voire même fortune !

Les Caisses d'épargne allemandes en effet, présentent pour le mois de janvier un accroissement de dépôt de 390 millions.

Cet accroissement, dans une période d'inactivité économique, provient des profits que les soldats allemands ont réalisés par la rapine et le pillage.

Et les sujets du gâteau d'Autriche-Hongrie se lamentent !

Ils n'ont rien trouvé à glaner dans les pays où ils sont allés : ils n'ont encaissé que des coups, et reçu que des frottees formidables.

Pauvres Autrichiens ! Ils geignent : ils geindraient encore davantage dans quelques semaines.

Ces tristes ennemis, comme leurs camarades, les Boches, seront obligés de rendre gorge : mais le malheur disent-ils, en pleurnichant, c'est qu'ils seront obligés de payer, de rembourser, alors qu'ils n'ont pu rien prendre...

Oh ! les pauvres !

L. B.

Anniversaire de 1871 à 1914

Le 2 mars 1871, à cinq heures après-midi, la frontière franco-allemande était figurée dans Paris par l'angle de la rue Royale et de la rue du faubourg Saint-Honoré. Depuis la veille, les Prussiens occupaient le bois de Boulogne, les Champs Elysées, les Tuileries, la place de la Concorde, les Tuileries, la rive droite de la Seine entre le Cours-la-Reine et le viaduc d'Auteuil ; le lendemain ils devaient se retirer.

Ce coin du faubourg Saint-Honoré et de la rue Royale était pour les deux armées comme une confrontation d'avant-postes. Sur le trottoir du faubourg, côté impair, une sentinelle allemande ; en face côté pair, un factionnaire français. On échangeait le salut militaire aux heures de relève de garde. Tout autour, des groupes de curieux ou de silhouettes furtives de passants consternés. Face à face deux corps de garde improvisés : les français dans une boulangerie, les allemands chez un marchand de vins.

Donc ce 2 mars, vers cinq heures, le sergent Charlier, du 46^e de ligne, chef de poste du côté pair, reçut la lettre suivante que lui apportait un gamin :

« M. le sergent du poste français, 46^e de ligne, rue Royale, n° 6.

« M. le sergent,

« Celui qui se donne l'honneur de vous écrire est le feld-webel Gustaf Gheel, du 3^e d'infanterie de Saxe, commandant le poste avancé qui est opposé au vôtre. Comme la guerre est finie, vous voudrez bien me permettre de vous saluer amicalement. Je serais heureux de connaître votre nom et adresse pour correspondre avec votre permission, quand nos deux puissances seront devenues mieux amies.

« Croyez, M. le sergent français, à mes salutations sincères ».

Le chef du poste du 46^e de ligne répondit aussitôt de la même encre, sur le même ton de politesse courtoise et guidée. Ils échangèrent des cartes et se promirent de correspondre. Impressions d'un instant. A six heures, sur les saluts réglementaires de la relève, ils se séparèrent, sans se douter que l'initiative capricieuse de l'aspirant-officier allemand venait d'établir entre eux un lien qui se maintiendrait pendant plus de quarante années.

En effet, dès lors, le saxon ne manqua jamais d'adresser sa carte au français, avec quelques mots de civilité, soit au retour du 1^{er} janvier, soit à cette date du 2 mars qui leur était un commun anniversaire. L'ex-sergent Firmin Charlier — rentré

dans la vie civile comme l'ex-feld-webel Gustaf Gheel — répondait ponctuellement, sans plus et leurs rapports ne se seraient pas modifiés, si en 1875, Charlier n'avait aperçu autour de la carte de son correspondant un large encadrement de dentil. Il se crut alors obligé à des condoléances et il les exprima dans une lettre.

L'Allemand riposta peu après avec une émotion reconnaissante. « M. le sergent » devint « Mon cher ami ».

En 1878, Gheel prit femme et accourut à Paris en voyage de noces. Les deux jeunes hommes alors se retrouvèrent sans se reconnaître, mais avec une prédisposition à la sympathie. On parla fort peu de la guerre, de la politique internationale, beaucoup de Paris, de l'exposition universelle que le jeune couple saxon admirait éperdument. Gustaf Gheel avait du tact, sa femme était charmante et bien élevée. De là plus de cordialité, presque de la tendresse. Le Français servit de guide aux deux époux et fut plusieurs fois leur convive. Leur séjour épuisé, il éprouva comme une sorte de regret à les voir s'éloigner.

Les visites restèrent accidentelles, mais les relations épistolaires se firent de plus en plus fréquentes. Après les cartes et les lettres, ce furent des envois de photographies presque périodiques, des présents offerts en certaines occasions heureuses, et cette singulière camaraderie se mua tout naturellement en amitié, les deux ennemis de 1871 inclinant d'instinct vers un pacifisme vague et gonflé d'espoirs.

Parfois ils s'en réveillaient, tout troublés sous l'impulsion d'un événement brutal : l'affaire Schnoebél, le discours d'Helgoland, la visite à Tanger, les recommandations de la poudre sèche, le coup d'Agadir. Ils s'abissaient à nouveau l'assaut des pires inquiétudes et leur correspondance y retrouvait une gravité froide où perçait l'anxiété de leur âme. Mais les alertes se succédaient sans catastrophes et les deux amis, si lointains et si dissemblables, en déduisaient des immunités mystérieuses, tous deux également rassurés et mystifiés.

Aujourd'hui Gheel et Charlier sont de vieux hommes de soixante-cinq ans, trop usés, trop débiles pour combattre encore. Leurs dernières lettres échangées sont de fin juillet, ou plutôt il n'y eut échange que d'une lettre et d'une carte. Le sexagénaire français insistait sur les inquiétudes que l'attitude intrépidement de l'Autriche-Hongrie inspiraient à l'univers ; il disait sa tristesse et ses alarmes. Le vieux Saxon répliqua par trois mots d'adieu, sans salutations, quelque chose comme un « P. P. C. » brutal.

Alois l'ancien sergent au 46^e, dont le cœur apaisé n'entretenait plus que des grâces de pardon et des volontés d'amour, comprit aussitôt ce que ce commerce amical de quarante-quatre années avait couvert de froide duperie, d'ironique illusion, de grimaces hypocrites et de conventions artificielles. Un axiome de Schopenhauer lui revint en mémoire, selon quoi la politique allemande a pour objet de faire que l'homme, ce carnassier, prenne l'aspect trompeur d'un inoffensif herbivore, et il découvrit alors que là-bas, aux premiers relents du sang humain répandu, tous les carnassiers s'étaient levés. Charles FLOR O' SQUARR.

Agence « Paris Télégrammes ».

NOS BLESSÉS

Parmi nos compatriotes blessés à l'ennemi, nous relevons le nom de Lucien Marmiesse, soldat au 207^e d'infanterie, qui a été blessé à la tête par un éclat d'obus.

Nous formons des souhaits sincères pour le rétablissement de notre jeune compatriote qui est le neveu de notre excellent confrère de l'Union Républicaine du Lot.

Pour les blessés

Poursuivant leur œuvre de solidarité, les Agents du Dépôt et de l'entretien de la Compagnie d'Orléans, à Cahors, prélèvent sur leur salaire, une cotisation en faveur des soldats blessés en traitement dans les hôpitaux de notre ville.

La souscription du mois de février s'est élevée à la somme de 633 fr. 25. M. Laurier, sous-chef de Dépôt, a versé cette somme entre les mains de M. le médecin en chef de l'hôpital mixte qui l'a remercié chaleureusement de cet acte de solidarité tout à l'honneur des Agents du Dépôt.

Nous ne pouvons que joindre nos félicitations à celles qui ont été adressées au nom des blessés, par M. le médecin en chef à M. Laurier et aux Agents du Dépôt et de l'entretien du P. O. à Cahors.

Pour envoyer à nos soldats achetez :

Pierres ferro-cérium pour tous briquets. — Briquets amadou à silex. — Méches amadou et à essence pour briquets. — Réparations de tous briquets estampillés. — Réchaud « Victoria » 95 % d'alcool solidifié. — Le « Bador » Réchaud à alcool solide, allumage automatique emboîté dans sa tasse aluminium à anse pliante, formant un tout parfait. — Lampes électriques de poche, piles et ampoules de rechange. — Sous-vêtements et gants en tissu laine des Pyrénées. — 6 pierres ferro-cérium assorties et tarifs ci-dessus contre un franc adressé à : Edouard JOUCLAS, à Gramat (Lot). Agents et placiers demandés.

Honneur au 17^e Corps

On nous communique l'ordre du jour suivant :

Déjà, dès le 8 décembre, mais surtout depuis le 20 décembre date de la reprise de l'offensive générale, les troupes du 17^e corps d'armée ont combattu sans cesse. Elles ont marché de succès en succès.

Succesivement, la 33^e division a enlevé aux Allemands les formidables tranchées brunes, poussé ses tranchées de première ligne à hauteur de Perthes, conquis la forteresse du bois rectangulaire, les bois 3 et 4, puissamment organisés et défendus.

La 34^e division s'est emparée pied à pied des ouvrages et de la redoute de la cote 200 ; elle a enlevé brillamment les tranchées reliant 200 à Perthes, les retranchements 46, 47, 202 et les bois au Nord. Elle a accumulé tout ce que l'art du génie a pu réaliser ; elle a poursuivi l'adversaire sur terre et sous terre sans lui laisser jamais un instant de repos, ni jour, ni nuit ; ses canons l'ont écrasé, ses mines l'ont fait sauter, son infanterie l'a battu sans répit.

Sur tout le front du corps d'armée, la poussée en avant a été générale ; sur certains points elle a dépassé 3 kilomètres.

Ces actes magnifiques, ces beaux résultats, cette reprise progressive de notre cher sol de France, nous le devons à la capacité, à l'énergie et à la volonté du commandement, à l'union constante de l'infanterie, de l'artillerie et du génie, et surtout à la splendide et héroïque bravoure des troupes du 17^e corps, des enfants de France que n'ont pu rebuter ni l'opiniâtre résistance d'un ennemi réduit aux abois et luttant pour son existence, ni dureté des difficultés surmontées.

Tous, officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, ont bien mérité de la Patrie !

A tous, le général commandant le 17^e corps d'armée, au nom et par ordre du général commandant l'armée, au nom du Pays, adresse ses félicitations et les louanges dues aux braves, qui méritent leurs efforts, que leurs succès réclament.

Ceux-ci se continueront sans arrêt. Dans la voie que nous avons ouverte s'arrêterait défaillir.

« Il ne faut pas qu'il y ait un homme de guerre en repos en France, tant qu'il y aura un Allemand en France, en deçà du Rhin ! » (Maréchal de Turenne).

Soldats de la Liberté et du Droit, vous proclamez et vous mettez en action notre fière devise du 17^e corps : « Repos ailleurs ! »

Vous marchez, avec elle, à l'immortalité !

Quartier général de la cote 152, près de Perthes-les-Hurlus, le 24 février 1915.

Le général commandant le 17^e corps d'armée.

Signé : J.-B. DUMAS.

Inspection générale

M. Hémon, inspecteur général de l'Université, est arrivé dans notre ville pour inspecter les établissements universitaires, lycée de garçons et collège de filles.

Luzech

La journée du 75. — Le Comité d'initiative de Luzech, chargé par le Touring-Club de France, d'organiser la vente du 75 dans le canton de Luzech, a été heureux de remettre à Mme Ausset, présidente de la Croix-Rouge à Cahors, la somme de 776 fr. 85.

Dans cette somme figurent : Luzech pour 167 fr. 20 ; St-Vincent-Rive-d'Or, 99 fr. 25 ; Albas, 90 fr. 70 ; Belaye, 85 fr. ; Douelle, 76 fr. ; Sauzet, 75 fr. 25 ; Caillac, 60 fr. ; Castelfranc, 54 fr. 40 ; Parnac, 53 fr. 50 ; Carnac-Rouillac, 15 fr. 55.

Manquent les communes d'Anglars, Cambayrac et Villésèque.

Puy-Evêque

Haras. — Il vient d'arriver à la station deux beaux étalons de 1 m. 60 : un pur-sang arabe, et « Hens », demi-sang du Midi ayant chacun un bon pedigree.

Vin aux soldats. — Un wagon-fourgon vient de partir pour le front ; un second envoi est en préparation. Les dévoués MM. Veyssières, Chambon, Fox, recueillent les adhésions à domicile. Il est inutile d'ajouter que, partout, ils trouvent bon accueil.

On demande

Un apprenti mécanicien-dentiste

Présenté par ses parents. — Payé de suite.

Ancien cabinet dentaire WILCKEN, 69, Boulevard Gambetta.

Le propriétaire-gérant : A. COUESLANT.

La Marche du 131^e Territorial

Air : Les Petits Joyeux (BRUANT).

C'est nous les vieux grognards du Cent trente et unième. C'est nous les plus anciens des vieux Territoriaux. De plus de quarante ans date notre baptême. Nous ne sommes plus de timides jouvenceaux.

REFRAIN de chaque couplet
C'est nous les soldats,
Les anciens soldats,
Les Territoriaux du Cent trente et unième.
C'est nous les soldats,
Les anciens soldats,
Les anciens soldats encore en bon état.

C'est nous qu'on voit passer en groupes dans la ville, Coiffés de hauts képis trop grands ou trop petits. Nos bras sont un peu gourds, nos saluts malhabiles, Mais nous avons bon pied, bon œil, bon appétit.

Certains ont des chevelures très abondantes, Et d'autres ont le crâne aussi chauve qu'un gland ; Quelques-uns sont porteurs de barbes rutilantes, Dont les poils s'accrochent aux boutons des dolmans.

Il en est qui doués d'une grosse bedaine, Ont dû faire élargir leur tour de pantalon, Et ceux-ci trop petits ont la douce veine De ne pouvoir trouver qu'un bourgeron trop long.

V

D'autres maigres et longs comme un sarment de vigne, Du col de l'uniforme exhibent un long cou.

Les pans de leurs capotes par faveur insigne, S'arrêtent étonnés au-dessus d'eux genoux.

Refrain
VI
Nous tirons bien parfois un petit peu la patte Quand les après-midis nous revenons du tir, Et nous ne cherchons pas à faire de l'épate, Lorsqu'on nous fait grimper le raide mont Saint-Cyr.

Refrain
VII
Mais quand nous remontons venant de l'exercice, Le képi cascadeur, notre beau Boulevard, Aux rubiconds minois, des noumou, des nourrices, Nous décochons encore un coup d'œil égaré.

Refrain
VIII
Et lorsque Place Thiers, en face la Caserne, Derrière nos clairons aux sons rhumatisants, Nous défilons malgré le sac et la giberne, Nous retrouvons un peu nos jambes de vingt ans.

Refrain
IX
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
X
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XI
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XII
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XIII
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XIV
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XV
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XVI
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XVII
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XVIII
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XIX
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XX
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXI
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXII
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXIII
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXIV
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXV
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXVI
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXVII
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXVIII
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXIX
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXX
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXXI
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXXII
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXXIII
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXXIV
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXXV
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXXVI
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXXVII
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXXVIII
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XXXIX
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XL
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XLI
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XLII
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XLIII
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la la. Car nos cœurs sont tous pleins d'un pur patriotisme. Et les Boches verront que l'on est un peu là.

Refrain
XLIV
Mais zut pour nos douleurs, zut pour nos rhumatismes, S'il le faut nous irons au feu sans tra la